



HAL
open science

Mémoire, démémoire, amémoire. Quand le discours se penche sur son passé

Marie-Anne Paveau

► **To cite this version:**

Marie-Anne Paveau. Mémoire, démémoire, amémoire. Quand le discours se penche sur son passé. 2013. hal-00990033

HAL Id: hal-00990033

<https://hal.science/hal-00990033>

Preprint submitted on 12 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoire, démemoire, amémoire Quand le discours se penche sur son passé

Marie-Anne Paveau
Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité

Résumé

Cet article est une synthèse d'ordre historique et épistémologique du destin scientifique de la notion de mémoire discursive. Proposé par Courtine en 1981 dans le contexte de l'analyse du discours dite française ouverte par Pêcheux, le concept de mémoire discursive a connu depuis lors des reformulations et des prolongements conceptuels. Devenue « mémoire interdiscursive » au début des années 2000 (Moirand), la notion a été ensuite retravaillée dans le cadre de la cognition distribuée sous la forme des « lignées discursives » (Paveau). Son articulation avec l'oubli et les dénis de l'histoire ont amené également les notions de « démemoire » et d'« amémoire discursive » (Robin, Paveau).

Mots-clés

Amémoire discursive, démemoire discursive, lignées discursives, mémoire discursive, postmémoire, prédiscours

Abstract

This paper is an historical and epistemological synthesis about the scientific fate of the concept of discursive memory. Formed by Courtine in 1981 in the context of the so-called french discourse analysis by Pecheux, the concept of memory has received since then some reformulations and conceptual extensions. It has become « interdiscursive memory » in the early 2000s (Moirand), and was then reworked in the context of distributed cognition in the form of « discursive lineage » (Paveau). Its articulation with oblivion and denials of history also led to the concepts of « dememory » and « discursive amemory » (Robin, Paveau).

Keywords

Discursive amemory, discursive dememory, discursive lineage, discursive memory, postmemory, prediscourse

Introduction

La mémoire est l'une des questions les plus intéressantes en analyse du discours, souvent travaillée et retravaillée en France et au Brésil depuis les années 1980, à partir de l'invention de Courtine : la notion de « mémoire discursive », dans la thèse qu'il a rédigée sous la direction de Pêcheux, et publiée dans un numéro de *Langages* devenu classique (Courtine 1981).

Le rapport entre discours et mémoire m'a fascinée moi aussi quand je me suis plongée dans ces travaux pour écrire *Les prédiscours* (Chapitre 3. « La mémoire en discours », 2006), et que j'ai remises au travail récemment dans *Langage et morale* (Chapitre 6. « Mémoire et vertu », 2013) : comment les mots, les significations, les discours se transmettent-ils ? Comment les prédiscours, c'est-à-dire les cadres préalables organisateurs de nos propres discours, nos cadres interprétatifs

et ceux qui font que nous nous comprenons à peu près sont-ils transmis ? Comment les locuteurs héritent-ils cette sorte de stock sémantique, discursif et pragmatique grâce auxquels ils exercent l'activité principale des humains : parler ?

Ce sont ces questions que je souhaite reprendre et approfondir dans cet article : après quelques précisions d'ordre méthodologique sur l'usage en linguistique d'un concept qui ne lui appartient pas à l'origine, je retracerai rapidement l'histoire de la notion de mémoire discursive ; je montrerai ensuite comment la notion peut être retravaillée dans la perspective de la cognition sociale sous la forme des « prédiscours » et « lignées discursives », et je terminerai en proposant deux notions complémentaires qui me semble utiles pour rendre compte du processus complexe de transmission des discours : la *démémoire discursive* et l'*amémoire discursive*.

1. La mémoire en discours, une notion complexe

Que la mémoire discursive fasse désormais partie de ce qu'on appelle la « boîte à outils » de l'analyse du discours n'a en fait rien d'évident : il ne s'agit pas d'une notion des sciences du langage au départ, et elle est envisagée sous des traits précis et complexes.

1.1 Une importation de l'histoire et de la philosophie

L'analyse du discours est née pluridisciplinaire, à partir de la linguistique, de la philosophie, de l'histoire et de la psychanalyse. Idéologie, événement, mémoire, doxa, autant de concepts qui ne sont pas issus du corpus spécifique des sciences du langage, comme peuvent l'être la prédication, la deixis ou l'autonymie. Cela veut dire que les notions importées doivent être pensées et travaillées de manière à être intégrées dans le dispositif théorique ou méthodologique de l'analyse du discours. Elles doivent y être opératoires sur les matériaux discursifs, et non simplement *posées* sur elles ; elles doivent posséder un coefficient explicatif fort, et non une simple valeur descriptive. C'est au fond la question de l'interdisciplinarité qui se pose, dans le travail très concret et matériel de mise en place des outils et de menées des analyses d'un domaine à l'autre.

1.2 Les deux concepts de mémoire discursive

Deux courants utilisent le terme et la notion de mémoire discursive, dans des perspectives différentes, ce qui est à la source de quelques malentendus. J'ai mentionné l'acception de Courtine au début des années 1980, qui est courante en analyse du discours, dans la tradition qu'on appelle « française », c'est-à-dire issue du travail de Pêcheux et de ses collaborateurs à partir du milieu des années 1960, centrée autour de la question des « conditions socio-historiques de production » des discours. Mais à peu près au même moment, dans une perspective qui privilégie le déroulement syntagmatique des phrases et des textes plutôt que leurs contextes de production, Berrendonner propose lui aussi la notion de « mémoire discursive », assurant selon lui la cohérence du discours, c'est-à-dire son interprétabilité par le récepteur (l'anaphore étant un des outils privilégiés de cette cohérence). La notion est proposée pour la première fois dans un article de 1983, puis reprise et étendue dans les travaux des Genevois sur la conversation orale, définie comme un ensemble de « connaissances valides pour les interlocuteurs et publiques entre eux » (Berrendonner 1993 : 48). Cette mémoire est évolutive au cours de l'échange conversationnel et doit conserver sa validité pour que l'interaction soit réussie. Elle sera définie de manière encore plus large au début des années 2000 comme ensemble de représentations

partagées, ce qui sort à mon sens la notion de l'historicité à la fois du texte et des discours sociaux.

1.3 Collectivité et socialité

Les linguistes et psycholinguistes, mais aussi psychologues et cognitivistes travaillent également sur la mémoire dans d'autres perspectives, pour comprendre comment l'humain enregistre la réalité et la restitue. C'est une approche de la mémoire comme capacité de l'individu et, en linguistique, cela concerne surtout la mémoire sémantique. C'est une perspective plutôt internaliste, qui ne prend pas forcément en compte les circulations mémorielles externes des discours dans la société. La mémoire discursive dont il est question ici est du ressort d'une mémoire collective, telle que l'a décrite Halbwachs. C'est certes un concept flou, comme le souligne justement Candau : « Elle est en fait aussi floue que toutes les rhétoriques communautaires, aussi ambiguë que toutes les conceptions holistes de la culture, des représentations, des comportements et des attitudes (dont on a un excellent exemple en sociologie avec la notion d'opinion publique) » (Candau 1996 : 61). Mais les concepts flous ne sont pas de mauvais concepts et il existe une puissance indéniable du flou en sciences humaines et sociales. Il faut cependant prendre garde à ne pas faire disparaître l'individu, ne pas pour autant mettre la communauté au-dessus de l'individualité et réduire la mémoire collective à un réservoir de traces communes à un groupe dans un contexte donné. Ce sera tout le travail des analystes du discours sur cette question que de trouver une solution conceptuelle pour justifier l'articulation entre individuel et collectif.

1.4 Un concept au pluriel

Il faudrait plutôt parler de mémoires au pluriel : la mémoire discursive est une fonction *située*, qui dépend de nombreux paramètres, comme la culture, l'âge, le genre, la position sociale, le coefficient de littératie, l'expérience, etc. Halbwachs le dit avec limpidité : « Nous dirions volontiers que chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, que ce point de vue change selon la place que j'y occupe et que cette place elle-même change selon les relations que j'entretiens avec d'autres milieux » (Halbwachs [1997] 1950 : 94-95).

Nous pensons trop souvent qu'il existe *une* mémoire légitime, en général celle des détenteurs de la culture légitime. En fait, les groupes, les générations et les cultures ont des mémoires différentes et nous avons tous l'expérience d'un étonnement devant ces différences. Ces « biais » de la mémoire que sont nos *situations* n'en sont pas, ils sont constitutifs de ce que nous sommes tous, avec nos connaissances partagées qui ne plutôt sont jamais tout à fait les mêmes mais jamais tout à fait autres non plus. Nos *expériences*, en un mot.

1.5 Une notion hétérogène

La mémoire suppose l'oubli, bien sûr, et l'intègre à son fonctionnement, et fonctionne de manière très hétérogène et jamais linéaire. Il y a des mémoires transmises, des mémoires inventées, des mémoires remplacées (ce que Robin 2001 appelle *dé-mémoire*, j'y reviens plus bas), mais également des mémoires éradiquées, qui n'existent que cette éradication préalable, mémoires traumatiques, que je désigne sous le concept d'*amémoire*.

2. L'invention de la mémoire (inter)discursive

Les concepts puissants, opératoires et durables sont de véritables inventions intellectuelles, qui ont fait progresser la pensée et amélioré les pratiques scientifiques. C'est le cas de la mémoire discursive, proposée par Courtine dans sa thèse sur « le discours communiste adressé aux chrétiens » en 1981. La notion est encore fortement mobilisée de nos jours, dans le champ français mais aussi dans le champ brésilien, et il ne cesse de produire de fécondes recherches et, à son tour, des concepts novateurs.

2.1 « *Le communisme est intrinsèquement pervers* » (Pie XI)

Quand on aborde la mémoire discursive de Courtine, on cite toujours, et moi la première, le fameux passage de la p. 52 où il la définit, à partir des travaux de Foucault et de Nora, réalisant ainsi une articulation disciplinaire forte entre histoire et analyse du discours :

Nous introduisons ainsi la notion de mémoire discursive dans la problématique de l'analyse du discours politique. Cette notion nous paraît sous-jacente à l'analyse des FD [Formation Discursive] qu'effectue l'*Archéologie du savoir* : toute formulation possède dans son « domaine associé » d'autres formulations, qu'elle répète, réfute, transforme, dénie..., c'est-à-dire à l'égard desquelles elle produit des effets de mémoire spécifiques ; mais toute formulation entretient également avec des formulations avec lesquelles elle coexiste (son « champ de concomitance » dirait Foucault) ou qui lui succèdent (son « champ d'anticipation ») des rapports dont l'analyse inscrit nécessairement la question de la durée et celle de la pluralité des temps historiques au cœur des problèmes que pose l'utilisation du concept de FD. [...] L'introduction de la notion de « mémoire discursive » en AD nous paraît ainsi avoir pour enjeu l'articulation de cette discipline aux formes contemporaines de la recherche historique, qui toutes insistent sur la valeur à accorder au temps long » (Courtine 1981 : 52).

Il s'agit en effet, dans l'analyse du discours héritée des théorisations de Pêcheux, de penser le « réel de la langue » en rapport avec le « réel de l'histoire », et donc de rendre compte de « l'existence historique de l'énoncé » (Courtine 1981 : 52). Mais on a oublié à partir de quoi cette définition est arrivé, l'exemple d'une banderole soudainement déployée au cours du meeting de la « main tendue » en 1976 à Lyon, reprenant la célèbre formule de Pie XI :

Lyon, 10 juin 76... La salle du Palais des sports est comble. [...] Le secrétaire du parti [Marchais] face à la salle, salue. Les applaudissements s'éteignent, deviennent murmures. L'événement discursif de la soirée peut commencer. [...] une cinquantaine de chrétiens intégristes, sous la houlette d'un prêtre en soutane, chantent debout. Avant d'être expulsés, ils déploient une banderole rappelant la condamnation prononcée par Pie XI : *Le communisme est intrinsèquement pervers*. La mémoire fait irruption dans l'actualité de l'événement (Courtine 1981 : 51).

L'invention de Courtine est elle-même une reformulation, donc un phénomène de mémoire discursive, de celle de Pêcheux, l'interdiscours. L'interdiscours est à mon sens l'une des notions les plus complexes de l'ensemble théorique mis en place par Pêcheux, et par conséquent, l'une de celles qui a subi la simplification la plus importante. Elle est ainsi définie par Maldidier en 1993, avec une clarté obtenue au prix d'une simplification :

[...] Plus simplement on peut, en s'appuyant sur Michel Pêcheux lui-même, le définir en disant que le discours se constitue à partir de discursif déjà-là, que « ça parle » toujours « avant, ailleurs et indépendamment ». Le concept introduit par M. Pêcheux ne se confond pas avec l'intertextualité de Bakhtine, il travaille l'espace idéologico-discursif dans lequel se déploient les formations discursives en

fonction des rapports de domination, subordination, contradiction. On voit dès lors la relation qui s'institue avec le préconstruit comme point de saisie de l'interdiscours (Maldidier 1993 : 113).

La mise en place première intégrait en effet des déterminations inconscientes appuyées sur l'analyse marxiste et l'inconscient freudien, que l'on trouve bien reprises chez Courtine et Marandin : « [...] une répétition verticale qui n'est pas celle de la série des formulations formant énoncé mais ce à partir de quoi ça répète, un non-su, un non-reconnu déplacé et se déplaçant dans l'énoncé : nous posons que c'est l'interdiscours comme détermination externe à l'intérieur de la FD et de la reformulation » (Courtine, Marandin 1981 : 29). Ce qui est intéressant dans cette formulation, c'est le terme *vertical*, qui sera central dans la mise en place et la diffusion de la notion, en particulier à partir d'un article de Lecomte qui va en présenter un premier retravail en mémoire *interdiscursive*. On va passer en effet de la notion d'antériorité utilisée par Courtine (« formulations antérieures ») à une spatialisation métaphorique des discours, reposant sur le vertical de la mémoire et l'horizontal de la combinaison phrastique.

2.2. « *La lumière du soleil est "blanche"* » (Einstein)

Dans un article diffusé par Moirand et intégré par elle dans l'archive de l'analyse du discours, Lecomte s'appuyait sur un passage de *L'évolution des idées en physique* d'Einstein et Infeld pour approfondir la notion de mémoire (inter)discursive, et en particulier l'articulation des axes vertical et horizontal (Lecomte 1981). L'article s'appelle « Comment Einstein raconte comment Newton expliquait la lumière (ou : Le rôle de la mémoire interdiscursive dans le processus explicatif) » et cite en exergue un long passage où les deux physiciens expliquent la manière dont Newton résout l'énigme de la couleur à partir de la nature « blanche » de la lumière du soleil. C'est un travail sur les formes du textes explicatif qui, selon Lecomte, « fait appel à un hétérogène, ayant sa garantie du côté d'un autre discours : celui de la théorie, celui des grands auteurs » (Lecomte 1981 : 70). Ici, Einstein et Infeld s'appuient « mémoriellement » sur Newton. Moirand cite dans plusieurs de ses propres articles le passage où Lecomte synthétise l'invention de l'analyse du discours du début des années 1980, et mentionne la fameuse verticalité :

Ordre horizontal donc, que la tradition scrute avec attention, et qui met au premier plan la notion de cohérence textuelle et, corrélativement, la permanence d'un sujet du discours qui se définit dans et par l'homogénéité supposée de sa production discursive. Or, des recherches contemporaines (Foucault, de Certeau) ont mis l'accent sur l'hétérogène, sur l'existence parfois contradictoire de l'objet discursif (Courtine), sur les phénomènes d'incise, de discours transverse (Pêcheux), d'interdiscours. Nouvel axe, en quelque sorte, qui émerge, dans le projet de mise en perspective des processus discursifs : axe vertical où viennent interférer des discours déjà tenus, des discours antagonistes ou des discours voisins, axe enfin où on s'autorise à localiser une mémoire, en entendant par là, non la faculté psychologique d'un sujet parlant, mais ce qui se trouve et demeure en dehors des sujets, dans les mots qu'ils emploient (Lecomte 1981 : 71).

Cela vaut la peine de relire entièrement ce texte et en particulier deux autres passages. Le premier, qui détaille un peu les outils d'analyse des deux axes horizontal et vertical structurant les discours :

Il faudra donc distinguer des opérations, ou morphismes de divers types :

- des morphismes de type horizontal, par lesquels la séquence sera mise en relation avec elle-même [...] ;
 - et des morphismes de type vertical, par lesquels une séquence est mise en relation avec une autre [...]
- (Lecomte 1981 : 72)

Et le second, qui formule un phénomène capital insuffisamment repris à mon sens par les discursivistes, qui est la manière dont les opérations de production discursive homogénéisent les discours, ou plus exactement leur surface :

Les opérations de formulations sont donc aussi des règles de projection, voire d'homogénéisation. La question qui se pose est en effet celle-ci : l'hétérogénéité de niveaux que lient entre eux les morphismes verticaux, comment peut-elle s'abolir et donner lieu à l'homogénéisation d'une surface discursive ? Nous parlerons de l'action de telles opérations – s'effectuant par les moyens de la langue et d'eux seuls – sur les objets du discours, sur leur espace, comme intervention de facteurs d'homogénéisation. Ils ont pour fonction de délimiter les contours de classes discursivement stables. Affirmation admissible si on considère le problème sous l'angle de la reconnaissance (de la lecture), mais si on l'envisage sous l'autre aspect, celui de la réalisation du discours, alors cette affirmation se convertit en la suivante : c'est l'existence de classes discursivement stables (objets, thèmes, paraphrases, séries de formulations) qui contraint le discours à user de facteurs d'homogénéisation (Lecomte 1981 : 80).

Ces questions sont retravaillées à partir de la fin des années 1990 par Moirand qui propose une nouvelle articulation, avec le travail de Bakhtine cette fois. De nouveaux concepts apparaissent, et en particulier la paire *mémoire des mots / mémoire des dire*s.

2.3 « Les OGM et les nouveaux vandales » (Le Monde)

Dans « L'impossible clôture des corpus médiatique » (2004a), Moirand explique comment elle convoque Bakhtine dans son retravail de la notion de mémoire discursive, à partir de l'étude de corpus de discours médiatiques sur l'affaire de la vache folle ou celle des OGM. Elle analyse en particulier les trajets mémoriels du terme *vandale* qui apparaît dans les textes médiatiques comme nomination récurrente :

Avec *vandale* et *obscurantisme*, on voit apparaître ce que P. Siblot (1998, 2002) appelle le dialogisme de la nomination, et ce que j'ai appelé la mémoire des mots [...] retrouvant ici à propos de corpus médiatiques la notion de mémoire discursive que J.-J. Courtine avait proposé d'introduire dans la problématique de l'analyse du discours politique (1981: 52), et dont A. Lecomte retrace brièvement le parcours épistémologique [...]. Mais les types de corpus analysés (le traitement des événements dans les médias), le recueil des données autour de moments discursifs particuliers et la construction de sous-corpus à partir des catégories descriptives évoquées en première partie m'ont amenée à articuler la notion au dialogisme de Bakhtine et à la retravailler, en particulier lorsqu'il s'agit des rappels mémoriels inscrits dans des dires qui ne renvoient pas à des paroles réellement prononcées mais à des paroles qui auraient pu être dites ainsi (Moirand 2004a : 81).

Elle développe en particulier cette idée que les mots sont toujours habités de leurs usages antérieurs, idée que Bakhtine a mille fois exprimée, par exemple dans ce passage d'Esthétique de la création verbale : « Il n'y a pas de mot qui soit le premier ou le dernier, et il n'y a pas de limites au contexte dialogique (celui-ci se perd dans un passé illimité et dans un futur illimité). Les sens passés eux-mêmes, ceux qui sont nés du dialogue avec les siècles passés, ne seront jamais stabilisés (clos, achevés une fois pour toutes) » (Bakhtine 1984 [1974] : 393 ; ital. de l'auteur).

Dans un autre article de 2004, « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », elle précise qu'articuler Courtine et Bakhtine ne va pas de soi et pose des problèmes de contexte épistémologique :

Cependant, partir des mots et des nominations avec la conception bakhtinienne du dialogisme me paraît opérer un « déplacement » de l'objet de recherche par rapport aux positions originelles de l'ADF. Si, comme le dit Bakhtine (1963/1970 : 263), « tout membre d'une collectivité parlante ne trouve pas des mots neutres libres des appréciations ou des orientations d'autrui, mais des mots habités par des voix autres. Il les reçoit par la voix d'autrui, emplis de la voix d'autrui » et que « tout mot de son propre texte provient d'un autre contexte, déjà marqué de l'interprétation d'autrui », on pose alors que c'est le mot lui-même qui est « habité » de discours autres et on se recentre sur les expressions nominales elles-mêmes plutôt que sur les énonciateurs ou les formations discursives. On pose que les mots ont une « mémoire » (Moirand 2004b : 49).

Mais c'est grâce à ce déplacement qu'elle met en place les notions de mémoire des mots et mémoire des dire, qui lui permettent de rendre compte des trajets étonnants du mot *vandale* dans la presse de 2001 :

Ainsi peut-on s'interroger sur les différents sens que le mot transporte, ou sur les sens qu'il a « empilés » au cours du temps et au gré de ses voyages dans les différentes communautés discursives qu'il a traversées. Un scientifique, un historien, un historien des sciences, le représentant d'une multinationale... l'utilise chacun à son tour, sans forcément avoir conscience des domaines de mémoire à court et à long termes auxquels il renvoie [...] (Moirand 2004a : XXX).

La notion de mémoire des mots de Moirand s'articule donc à la fois sur l'invention de Courtine, qui place le sens des mots dans la mémoire historique, la notion de verticalité décrite par Lecomte comme un hétérogène lissé par la surface discursive, et le dialogisme bakhtinien, qui ajoute la socialité fondamentale du sens et l'hypothèse de l'intégration de toute production verbale dans une interaction sociale.

J'ai retracé ici la mémoire théorique de cette mémoire discursive en privilégiant les trois chercheurs qui en sont les inventeurs et continuateurs entre 1980 et le début des années 2000, sans rentrer dans le détail de toutes les exploitations de ces notions dans les travaux d'analyse du discours de cette époque. Je présente maintenant les notions de prédiscours et de lignée discursive qui m'ont permis d'articuler production du sens, mémoire, cognition et pouvoir.

3. Mémoire et cognition : prédiscours et lignées discursives

Soit l'expression : « C'est Beyrouth ! », où le toponyme n'en est plus un (*Beyrouth* ne signifie pas « la ville de Beyrouth »), mais devient le signifiant du chaos de la guerre civile et de la destruction urbaine. Pour rendre compte du sens et du fonctionnement de ce segment, l'appel à la notion de mémoire discursive s'impose : comment comprendre en effet cette expression hors de « l'autorité » de la mémoire, comme le précisait Lecomte, qui décide du sens et de sa contextualisation ? Mais un appel à la notion de cadre cognitif externe est également nécessaire : je formule en effet cette expression, « c'est Beyrouth », dans un environnement physique, culturel et historique particulier, nécessaire à ma formulation et à la compréhension de cette formulation ; les ressources sémantiques internes du segment (mon lexique intérieur) ne suffisent pas à son interprétation.

À la suite de Courtine, Lecomte et Moirand, j'ai proposé une version cognitive de la mémoire (inter)discursive dans *Les prédiscours* en 2006. Mon idée était de rendre compte de l'élaboration des représentations d'une manière postdualiste, c'est-à-dire en considérant à la fois les représentations internes à l'esprit (ma connaissance du toponyme et de l'histoire du Liban), et les représentations externes (ce que me propose la réalité extérieure comme déclencheurs de

mémoire et d'appels à mes cadres de savoir). Ce sont les travaux de la cognition distribuée (voir Conein 2004), une des formes de la cognition dite hétérodoxe qui émerge aux États-Unis dans les années 1990, contre l'internalisme dominateur de la cognition à l'époque (en particulier l'intelligence artificielle et la linguistique cognitive), qui m'ont fourni des ressources pour cette élaboration. Je voulais montrer que notre mémoire, qu'elle soit discursive ou pas d'ailleurs, était *distribuée* dans les environnements, en particulier dans la mémoire des autres bien sûr, mais aussi dans les éléments non humains qui nous entourent et qui constituent nos environnements de vie : lieux et objets sont aussi des appuis à notre mémoire, y compris notre mémoire discursive. C'était un renouvellement de la notion qui voulait conserver la richesse conceptuelle de la sémantique discursive telle qu'elle avait été posée en France à la suite de Pêcheux, mais également rendre compte des formes contemporaines de production et de circulation des discours.

3.1 Cognition socio-culturelle et analyse du discours

Il pourrait sembler paradoxal d'articuler sciences cognitives et analyse du discours, cette dernière s'étant construite sur le politique, l'historique et le psychanalytique, en un mot et pour aller très vite, sur tout ce que la révolution cognitive des années 1950 a contribué à remettre en cause. Mais depuis la fin des années 1980 s'est développé un courant socio-culturel dans les sciences cognitives, nourri par l'ethnométhodologie, l'ergonomie, la psychologie des organisations, etc. La cognition sociale s'est développée dans le contexte anglo-saxon selon les versions successives de la cognition située (Suchman, Roschelle), partagée (Resnick, Schegloff) puis distribuée (Hutchins, Agre). On sait que parallèlement la sémantique cognitive promue par Lakoff et Johnson depuis leur ouvrage sur les métaphores paru en 1980 a accordé une grande importance au corps (« *mind is embodied* »). Enfin, l'étude des émotions (Damasio 2002) et des perceptions s'est largement ouverte au contexte environnemental. Autant dire qu'une révision des croyances s'imposait tant chez les discursivistes que chez les cognitivistes : de mon point de vue, l'analyse du discours et la cognition sociale sont compatibles et leurs théories, savoirs et méthodes peuvent dialoguer.

Adopter l'angle socio-culturel en sciences cognitives implique de faire un certain nombre de choix épistémologiques, en particulier sur la nature de l'esprit. Comme le neurologue Damasio, et bon nombre de philosophes à commencer par Peirce, ainsi que de nombreux chercheurs qui travaillent sur les pratiques sociales et culturelles, je pense que le dualisme cartésien est « épistémologiquement désespéré » (l'expression est d'Houdé 1998), ce qui me mène à écarter l'innéisme, l'idéalisme et un certain rationalisme, pour adopter le principe de l'externalité de l'esprit. Je considère qu'il existe bien des savoirs et des croyances, bref des propositions et une pensée, mais articulées avec le monde extérieur, l'environnement, les artefacts, et non pas seulement encapsulées dans des modules internes.

La notion de distribution permet de renouveler la question du contexte avec une certaine force opératoire. Elle est attentive à la construction et la transmission des informations, non plus seulement *via* les savoirs et compétences détenues « dans la tête » des individus ou dans leur environnement socio-culturel (« dans le monde »), mais inscrites dans les outils cognitifs, c'est-à-dire des artefacts comme un bloc-notes ou une tablette par exemple. Je la définis, dans une perspective plus large qui étend les agents de distribution à des éléments non artefactuels comme les sentiments ou les valeurs, comme un processus de transmission synchronique et diachronique de cadres prédiscursifs collectifs, ces derniers (connaissances encyclopédiques, croyances, émotions, perceptions) étant distribués de manière collaborative entre les agents humains et non

humains grâce à des organisateurs psychiques internes mais également externes (outils discursifs comme la liste, le dictionnaire, le tableau, le memento, le guide de conversation ou plus largement sémiotiques comme les couleurs, les insignes, les vêtements, etc.).

3.2 Du préconstruit aux prédiscours

Quand j'entends « C'est Beyrouth », tout un univers sémantique s'active et je comprends clairement que Beyrouth n'est plus dans Beyrouth, et que ce village en ruines devant moi ou même la chambre en désordre de cet adolescent sont désignés par un nom qui est celui d'un autre chaos, considéré comme la meilleure référence possible dans le contexte. Mais comment ces connaissances sont-elles venues à moi et surtout comment sont-elles activées par ce simple nom propre ?

Pour répondre à cette question, je pose que ces mots activent des prédiscours, conçus comme des opérateurs dans la négociation du partage, de la transmission et de la circulation du sens dans les groupes sociaux : je les définis comme un ensemble de cadres prédiscursifs collectifs qui ont un rôle instructionnel pour la production et l'interprétation du sens en discours (Paveau 2006, 2007). Ce sont des cadres de savoir, de croyance et de pratique qui ne sont pas seulement disponibles dans l'esprit des individus et dans la culture des groupes (c'est leur nature représentationnelle), mais sont distribués, au sens cognitif du terme, dans les environnements matériels de la production discursive. Les prédiscours ne sont pas des séquences discursives identifiables (des discours qui auraient été produits avant, ce qui les tireraient vers le discours rapporté et le dialogisme) mais des cadres préalables tacites, signalés dans les discours actuels par un certain nombre de phénomènes. Ils sont dotés de six caractéristiques qui les rendent analysables :

- leur *collectivité*, résultat d'une co-élaboration entre les individus et entre l'individu et la société : en ce qui concerne « C'est Beyrouth », les connaissances autour de la guerre civile de 1975-1990 sont supposées partagées par mes interlocuteurs et intégrées dans l'état des connaissances communes d'une société à un moment donné ;
- leur *immatérialité*, la prédiscursivité étant d'ordre tacite (c'est-à-dire non formulable explicitement, contrairement à l'implicite) : ce n'est pas le nom propre *Beyrouth* qui formule explicitement les ravages de la guerre sur la vie urbaine ; il constitue un *appel* aux prédiscours, c'est-à-dire à l'ensemble des connaissances préalables qui sont déposées dans ma mémoire et mes environnements, et qui constituent des instructions d'interprétation ;
- leur *transmissibilité*, sur l'axe horizontal de communicabilité encyclopédique (l'idée du partage) et l'axe vertical de la transmission via les lignées discursives (le rôle de la mémoire) : le sens de l'expression m'a été transmis par l'encyclopédie ambiante des mes environnements et parce que, en tant que locutrice, je mets mes paroles dans celles de mes « ancêtres », reprenant leurs formes et leurs sens, le plus souvent à mon insu ;
- leur *expérientialité*, puisqu'ils permettent au sujet d'organiser mais aussi d'anticiper son comportement discursif : « C'est Beyrouth » fait partie des expressions qui me permettent d'organiser mon univers en le catégorisant ;
- leur *intersubjectivité*, les critères de mobilisation étant véri-relationnels et non logiques : la question ne se pose pas de savoir si la qualification *Beyrouth* est vraie ou non ; c'est l'évaluation et la pertinence de la dénomination par rapport à mes interlocuteurs et à la conception du discours dans la société qui importent ;
- leur *discursivité* enfin, puisqu'ils sont langagièrement signalés : *Beyrouth* est une forme langagière présente dans le fil du discours et repérable comme telle par l'analyste ; de

nombreuses autres formes peuvent constituer des appels aux prédiscours, des formes lexicales comme *vandales* analysées par Sophie Moirand, des figements comme *divine surprise*¹ ou des patrons syntaxiques comme « *nous sommes tous des* + [catégorie à défendre] » sur le modèle du « nous sommes tous des Juifs allemands » de Cohn-Bendit en 1968².

3.3 Une mémoire dynamique : reconnaissance et lignées discursives

Envisager une mémoire cognitivo-discursive, c'est dépasser une conception statique (mémoire-stock destinée à être récupérée, ou mémoire simplement partagée qui constituerait une sorte de terrain commun dans lequel puiseraient les interlocuteurs), pour adopter une conception dynamique qui fait de la mémoire un véritable opérateur prédiscursif et discursif. C'est donc admettre que la mémoire en discours ne sert pas seulement à... la mémorisation, mais possède une fonction (re)constructive et catégorisante, fonction qui passe essentiellement par la reconnaissance.

Si la mémoire en discours n'est pas simple restitution, on peut en effet parler de reconnaissance : la référence à Beyrouth ne se contente évidemment pas de charrier une mémoire historique, mais constitue un outil cognitif-discursif qui (re)catégorise ironiquement le constat d'un désordre ou d'une destruction en ravage guerrier. La désignation ne fonctionne alors plus seulement sur le mode simple de l'analogie, mais organise le monde en discours, lui confère un sens. On peut alors parler avec Ricœur de *reconnaissance*, le mot désignant chez lui la face cognitive de la mémoire, qui relève de la « dénomination psychique » : « [...] la reconnaissance, qui couronne la recherche réussie, [...] désigne la face cognitive du rappel, tandis que l'effort et le travail s'inscrivent dans le champ pratique. [...] Ce dédoublement entre dimension cognitive et dimension pragmatique accentue la spécificité de la mémoire parmi les phénomènes relevant de la dénomination psychique » (Ricœur 2000 : 67-68).

Je prends le terme de *re-connaissance* à la lettre, intégrant l'idée de Halbwachs selon laquelle l'origine importe moins que sa reconfiguration. La re-connaissance est un processus cognitif dynamique, dans la mesure où se créent alors des versions mais surtout des organisations du monde ; c'est la raison pour laquelle la mémoire cognitivo-discursive accomplit selon moi quelque chose de l'ordre de la reconnaissance.

La construction de la mémoire collective, et, partant, de la mémoire cognitivo-discursive, est fondamentalement inscrite dans le déroulement de l'histoire. Le lien mémoriel est paramètre fondamental dans la production des discours, la distribution des savoirs et croyances se faisant également sur l'axe diachronique : les « ancêtres », ceux qui ont parlé avant nous, sont des agents humains de distribution, tout comme l'ensemble des « lieux de mémoire » discursifs ou artefactuels qui maintiennent la transmission. Dans mon exemple, le nom propre *Beyrouth* est un de ces lieux de mémoire, qui est aussi « agent de distribution » : les valeurs associées au nom, les évocations iconiques (télévisuelles, photographiques ou cinématographiques) qu'il ne manque pas de susciter, les traits prototypiques dont il est doté (la destruction de Beyrouth est devenue le prototype de la destruction de la ville en guerre), sont autant d'éléments qui passent par les canaux de la mémoire cognitivo-discursive. Ces canaux, je les appelle des lignées discursives, qui mettent l'accent sur l'historicité des discours et des significations. Je les définis comme des

¹ Dans *Les prédiscours*, j'analyse l'expression *divine surprise* en montrant que ce figement, désancré de son origine politique (Maurras aurait employé l'expression pour qualifier l'arrivée de Pétain au pouvoir), peut être désormais appliqué tant à une victoire olympique qu'à l'obtention d'un marché

² J'analyse cette forme mémorielle dans *Langage et morale*, chapitre 6.

dispositifs représentationnels internes et externes permettant d'accueillir et de transmettre des contenus sémantiques liées aux savoirs, croyances et pratiques : des « lieux de mémoire » discursifs et cognitifs. Ils constituent des éléments importants dans la construction des discours idéologiques, en particulier par leur puissance argumentative.

3.4 Force polémique des analogies mémorielles

On n'a peut-être pas assez insisté, faute de l'avoir mesurée sans doute, sur la fonction argumentative de la mémoire discursive. Je rappelle encore la notation de Lecomte dans son texte de 1981 : « "l'autorité" – c'est-à-dire la mémoire », qui signifie que la mémoire *autorise* le sens, en permettant les productions-interprétations, les circulations et les transmissions discursives. Ses lignées font autorité sémantique.

En 2012-2013 en France, on a pu assister à un débat intense autour de la loi autorisant le mariage entre personnes de même sexe, promulguée le 18 mai 2013. Les mémoires interdiscursives n'ont cessé de se croiser et d'entrer en conflit pour appuyer les positions de chacun. C'est chez les opposants que les mémoires des mots et des dires ont le plus circulé, confirmant en cela la valeur argumentative de la mémoire : une opposition, qui ne détient pas l'autorité, tant juridique que politique ou même symbolique, doit toujours trouver plus d'arguments qu'une majorité, et la référence analogique est alors un outil polémique puissant. Les opposants au mariage pour tous ont largement exploité leurs compétences analogiques et l'on peut distinguer plusieurs références historiques qui, en leur fournissant des lignées discursives fécondes, leur ont servi d'instruments polémiques : la Révolution française, le régime de Vichy et plus largement les fascismes européens des années 1930-40, ainsi que la Révolution de mai 1968. Je prends ici les deux exemples du lexique révolutionnaire et du régime de Vichy.

Mythologie révolutionnaire : Guillotine et guerre civile

Un des morceaux de bravoure de Frigide Barjot, la meneuse du mouvement *Manif pour tous* au long de ce que les opposants à la loi Taubira ont nommé le « Printemps français », est cette exclamation du 12 avril 2013 : « Hollande veut du sang, il en aura ! Tout le monde est furieux. Nous vivons dans une dictature ». Elle venait d'affirmer qu'un « couperet venait de tomber sur la tête du peuple », avant de préciser : « Le président de la République a décidé de nous guillotiner. Si ce soir (vendredi) il fuse des "Hollande démission", contrairement aux autres fois, je n'empêcherai pas les slogans » (*Le Nouvel Observateur*, 12.04.2013). Au même moment, Philippe Gosselin, député UMP de la Manche, parle de « guerre civile ». La captation du lexique de la Révolution est évidente (*guillotine, couperet*) et l'on peut comprendre ce segment comme un appel à l'opposition binaire Nobles vs Tiers état qui structure en partie l'imaginaire de la période. Le pouvoir républicain actuel est alors désigné dans les termes du pouvoir révolutionnaire de l'époque. Mais l'emploi de *peuple* vient déplacer la référence et les prédiscours sont ici mobilisés avec une élasticité assez grande, François Hollande étant finalement plus décrit, dans l'implicite des équivalences, comme un Louis XVI « dictatorial » que comme un libérateur de l'oppression. Cet appel au peuple s'articule avec un discours également beaucoup entendu dans les rangs de la *Manif pour tous* : la distinction entre le pays légal et le pays réel, vieille opposition maurassienne intégrée au discours des anti, *peuple* entrant alors en écho avec *pays réel*. *Guillotine, couperet* et *peuple* deviennent alors les signifiants abstraits de la lutte politique, sortis de leurs lignées lexicales d'origine, fortement contextualisées dans l'histoire, et mis à disposition, comme des formes vides prêtes à l'usage, des locuteurs du 21^e siècle et de leurs débats et combats.

Signes concentrationnaires : étoiles et triangles

La désormais célèbre mention du terme *étoile* par l'ancienne ministre Christine Boutin n'est guère ambiguë. Elle poste en avril 2013 un tweet aussi étrangement écrit que provocateur :



Le sens du terme *étoile* ici ne fait guère de doute pour les raisons suivantes : sa cooccurrence avec « publier la liste des dissidents » qui signale quelque chose de l'ordre de la dénonciation voire de la stigmatisation, l'articulation avec le terme *couleur*, qui évoque la couleur jaune de l'étoile qui marquaient les victimes juives de la déportation nazie, mais surtout la présence d'autres occurrences de ce type dans les environnements discursifs de ce « printemps », et de la part des deux camps. Des termes comme *triangle rose* et *triangle noir* sont en effet apparus dans les débats. En voici une brève liste :

- Maître Jérôme Triomphe : « le tee-shirt de la Manif Pour Tous est la nouvelle étoile jaune » (F. Desouche, 31.05.2013).
- Christian Assaf (PS) : « Le temps du triangle rose est terminé ! » (« Mariage gay : des propos sur le "triangle rose" indignent l'UMP », *Le Parisien*, 31.01.2013).
- Élie Aboud (UMP) : « [...] il y a un pédopsychiatre qui est reconnu, et on peut pas le soupçonner de consanguinité politique avec nous, qui alerte toute la société », a déclaré l'élu de droite. « Vous savez, madame la garde des Sceaux, ce n'est pas du triangle rose qu'il parle, mais d'un triangle noir, avec inscription SOS Danger » (paroles rapportées dans le *Le Nouvel Observateur*, 5.02.2013).

Il n'y pas de polysémie ni d'extension de sens possible pour *étoile jaune*, *triangle rose* et *triangle noir*, qui désignent des réalités uniques dans l'histoire. L'inscription dans la lignée discursive concentrationnaire est explicite, et l'appel à l'interprétation est réduit ; c'est surtout d'un l'appel à la culture du récepteur qu'il s'agit, qui est aussi, cependant, une forme d'interprétation.

On a souvent souligné que les discours de la *Manif pour tous* se caractérisaient par leurs emprunts et recyclages d'autres discours, en particulier ceux des événements et des partis de gauche. On aurait sans doute tort d'interpréter cette tendance récupératrice comme une faiblesse. Elle me semble au contraire une force, les opposants à la loi Taubira ayant compris que la mémoire discursive est un argument, d'autant plus forte qu'elle est réductrice, caricaturée et provocatrice. Ils s'appuient sur des prédiscours collectifs que tout le monde détient plus ou moins car ils font partie des savoirs transmis par l'école : guillotine révolutionnaire, étoile concentrationnaire. Autant de lignées discursives disponibles dans le réservoir prédiscursif de chacun, le long desquelles il suffit de broder de beaux discours et des slogans spectaculaires.

4. Démémoire et amémoire : le discours et l'oubli

J'ai proposé le concept de « mémémoire discursive » dans *Les prédiscours* en 2006, en retravaillant celui de mémémoire que Régine Robin avait avancé pour formuler les transformations sémiotiques du Berlin de l'après-chute du mur (Robin 2001) : elle considérait que le processus de débaptême et rebaptême des rues, les noms de figures des Brigades internationales ayant été remplacés par ceux de chevaliers teutoniques (Robin 2004), avait accompli cette mémémoire, par rétablissement d'une mémoire ancienne qui en effaçait une plus récente et moins consensuelle. Le phénomène intéressant du débaptême s'observe dans plusieurs lieux marqués par des changements politiques forts, et les histoires de changements de noms de rue sur fond de politique ou d'idéologie abondent.

4.1 Débaptême et rebaptême des rues dans les mémoires des guerres

Dans un mémoire de science politique autour du thème de la mémoire et du symbole politique, Comard-Rentz explique que le choix de ce sujet lui a été inspiré par l'exemple des noms de rues évoquant la France à Berlin et l'Allemagne à Paris : à Berlin, « on trouve le *Pariser Platz (Place de Paris)* ainsi qu'une *Pariser Straße (Rue de Paris)* » et « l'armée française a rebaptisé tout un quartier pendant l'après guerre, laissant après son départ en 1994 les rues Racine, Molière, Saint-Exupéry... » (Comard-Rentz 2006 : 6). À Paris en revanche, il n'existe plus de rue évoquant l'Allemagne, sauf exceptions comme la rue d'Ulm par exemple.

À partir de là, elle effectue une exploration historique et politique des changements de nom des rues, en donnant plusieurs exemples au cours de l'histoire : en 1789, la Révolution française débaptise les noms des saints pour rebaptiser « républicain », avec une visée pédagogique (47% des rues de Paris auraient été ainsi rebaptisées) ; en 1940, le régime de Vichy impose également ses marques toponymiques en France, en privilégiant le nom du maréchal Pétain ; en 1962, la guerre d'Algérie est une autre occasion de conflit de mémoires, qui se fixe sur la date de la fin des hostilités, fournissant le nom *19 mars 1962*, indépendance pour les uns, « abandon » d'une terre natale pour les autres ; en 1995, les municipalités Front national dans le sud de la France « nationalisent » les plaques de rue, avec le faux prétexte d'une « provençalisation ».

La mémémoire discursive désigne un ensemble de phénomènes de *déliation* des rappels et insertions des noms dans le fil mémérial du discours. Il existe beaucoup de processus à l'œuvre dans la mémémoire, qui concernent en particulier des éléments liés au sens et au référent des mots. J'en citerai quatre : le *désancrage* de certaines expressions figées de leur contexte référentiel d'origine (comme *divine surprise*) ; l'*ancrage*, au contraire, de certains discours dans les formes d'un autre, réalisant une sorte de transfert de mémoire sur une autre, comme c'est le cas dans les analogies mémérielles de la *Manif pour tous* ; la *déliation* entre un signifiant et ses sens et référent, particulièrement dans le cas du nom propre³ ; la *subjectivation mémérielle* : à partir de l'exemple des noms de bataille, comme *Diên Biên Phu* ou *Bir Hakeim* (Paveau 2008, 2009), j'ai montré que la construction des sens du nom propre était largement située dans une communauté culturelle, sociale, nationale.

³ Pour beaucoup de gens par exemple, le toponyme *Tataouine* désigne l'un des Clubs Méditerranée les plus agréables de Tunisie, la mémoire du baigne militaire s'étant effacée, et le feuilletage mémérial s'étant bloqué sur des sens géographiques et culturels contemporains.

Pour récapituler, j'appelle *démémoire discursive* un ensemble de phénomènes de discours qui permettent la *révision* des lignées discursives, c'est-à-dire des transmissions sémantiques culturellement et socialement assurées par les outils de la technologie discursive (les plaques de rues par exemple). Ces révisions peuvent être des changements sémantiques, des néologies sémantiques, des redénominations, des reformulations, etc., bref un ensemble de phénomènes langagiers qui vont produire des effets transgressifs ou contre-intuitifs dans un contexte où règne un accord sémantique, historique, voire éthique. Mais il existe des modifications mémorielles qui prennent d'autres formes que la révision.

4.2 L'amémoire discursive, entre déni et interdit

Avec Weinrich dans *Léthé, Art et critique de l'oubli* (1999), Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000), et nombre d'historiens, philosophes, psychanalystes qui ont travaillé la mémoire, je pense évidemment que l'oubli est nécessaire à l'élaboration d'une mémoire praticable, ouvrant sur une histoire elle aussi praticable. Mais quand la formulation même des choses est rendue impossible par le trauma, qui fait retour dans l'existence par les chemins bien rodés qui sont les siens, alors l'oubli lui-même est bloqué. Tous les grands conflits du monde ont provoqué cette chose-là, ce silence habité de paroles non dites, d'un passé non vécu qui se manifeste cependant par de la douleur. C'est le cas de la guerre d'Algérie, qui parle encore chez les descendants sous la forme de symptômes, à propos de laquelle Stora a cette formule : « L'objet 'Algérie' est toujours vivant, terriblement vivant, remuant, il ne se laisse pas faire » (2008 : 31). Je trouvais que ce type de mémoire, qui supprime le discours pour ne laisser que la douleur, qui ne parle que par symptômes en évitant les mots, ne relevait pas de la *démémoire*, et pas non plus de l'oubli, et qu'il fallait donc trouver un autre mot pour la nommer. J'ai proposé le terme d'*amémoire* dans mon carnet de recherche en 2010 dans un billet sur l'Algérie justement, que j'avais intitulé « Mémoires et *démémoires* algériennes » (Paveau 2010).

Je parle donc d'« *amémoire discursive* » pour désigner, non plus, comme pour la *démémoire*, une révision, mais un *effacement*, conscient ou inconscient, d'un passé ou d'un legs discursif, de « formulations-origines » (Courtine) dont le locuteur ne voudrait plus rien avoir à dire, mais qui se disent quand même, par le biais de l'inconscient et de la somatisation, d'autres manières, dans les langages infiniment innovants du symptôme.

4.3 La postmémoire : « Vous n'étiez pas à Auschwitz »

Mon « *amémoire* », je l'ai un peu retrouvée dans une notion très voisine que je ne connaissais pas et que j'ai découverte grâce à Robin dans *La mémoire saturée* (2003), la *postmémoire* (*postmemory*). Elle est proposée par Hirsch dans son ouvrage *Family Frames. Photography, Narrative, and Postmemory* (1997). Elle la définit, à partir du trauma de la shoah, comme la mémoire des descendants ou des survivants, qui repose sur des récits, des descriptions, et sur des photos. Il s'agit d'une mémoire de seconde main si l'on peut dire :

La *postmémoire* est séparée de la mémoire par une distance de génération, et de l'histoire par un rapport d'émotions personnelles. La *postmémoire* est une forme très puissante et très particulière de mémoire, précisément parce que son rapport aux objets et aux sources n'est pas médiatisé par des souvenirs, mais par un investissement imaginaire et par la création. Ceci ne veut pas dire que la mémoire ne soit pas elle-même médiata, mais cette dernière est plus directement reliée au passé. La *postmémoire* caractérise l'expérience de ceux qui grandirent enveloppés de récits, d'événements précédant leur naissance, dont l'histoire personnelle

a été comme évacuée par les histoires des générations précédentes qui ont vécu des événements et des expériences traumatisants » (Hirsch 1997, traduit et cité par Robin 2003 : emplacement 5184).

Hirsch prend comme exemple le rapport à la mémoire d'Art Spiegelman, fils de survivants, et célèbre auteur de la célèbre bande dessinée *Maus*. Elle mentionne ce moment de définition pure du statut de survivant ou de descendant de parents traumatisés, où son psychanalyste lui dit : « Vous n'étiez pas à Auschwitz. Vous étiez à Jeco Park ». Cet énoncé est exactement celui de l'amémoire, ou de la postmémoire, qui ne lève aucun trauma mais qui permet de le formuler : le descendant, qui n'a pas vécu le trauma, qui « n'était pas à Auschwitz », en porte cependant les symptômes et en parle le discours.

Conclusion

Les concepts sont comme les humains : ils évoluent, se modifient et prennent parfois de nouveaux chemins qui les mènent à de nouvelles existences. Il en va ainsi pour la notion de mémoire discursive, qui présente une disponibilité importante à la pensée des analystes du discours, sans aucun doute du fait de la grande richesse de la conceptualisation d'origine. Je n'ai pas envisagé faute de place dans cet article la notion de mémoire métallique (Orlandi, Dias) ou de mémoire numérique (Habert, Paveau) qui commence à se développer à propos des corpus de discours en ligne : c'est encore une vie de plus à vivre pour la mémoire discursive, et un beau chantier à ouvrir, dans une perspective franco-brésilienne.

Références

- BAKHTINE M., 1984, *Esthétique de la création verbale*, trad. A. Aucouturier, Paris, Gallimard, (« Remarques sur l'épistémologie des sciences humaines », 1974, p. 381-393).
- BERRENDONNER A., 1983, « Connecteurs pragmatiques et anaphore », *Cahiers de linguistique française* 5, p. 215-246.
- 1993, « La phrase et les articulations du discours », *Le français dans le monde*, Paris, Hachette, p. 20-26.
- CANDAU J., 1996, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, PUF.
- COMARD-RENTZ M., 2006, *Dénomination et changement de nom de rue : enjeu politique, enjeux de mémoire*, mémoire de science politique, Université de Lyon 2.
- CONEIN B., 2004, « Cognition distribuée, groupe social et technologie cognitive », *Réseaux* 124, p. 53-79.
- COURTINE J.-J., 1981, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langages* 62, « Analyse du discours politique », p. 9-128.
- COURTINE J.-J., MARANDIN J.-M., 1981, « Quel objet pour l'analyse du discours ? », dans Conein, B. et al. (éds.), *Matérialités discursives*, Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 21-34.
- DAMASIO A., 2002 [1999], *Le sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, trad. C. Larssonneur, C. Tiercelin, Paris, Odile Jacob.
- HALBWACHS M., 1997 [1950], *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- HIRSCH M., 1997, *Family Frames: Photography, Narrative, and Postmemory*, Cambridge MA, Harvard University Press.
- HOUDE O. et al. (dir.), 1998, *Vocabulaire des sciences cognitives*, Paris, PUF.

- LAKOFF G., JOHNSON M., 1985 [1980], *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, trad. M. de Fornel, Paris, Minuit.
- LECOMTE A., 1981, « Comment Einstein raconte comment Newton expliquait la lumière, ou le rôle de la mémoire interdiscursive dans le processus explicatif », *Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto* XIX-56, p. 69-93.
- MALDIDIER D., 1993, « L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours : le travail de Michel Pêcheux », *Semen* 8 : <http://semen.revues.org/4351>
- MOIRAND S., 2004a, « L'impossible clôture des corpus médiatiques. La mise au jour des observables entre contextualisation et catégorisation », *Tranel* 40, p. 71-92.
- 2004b, « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », dans Cassanas A. et al. (dir.), *Dialogisme et nomination*, actes du III^e colloque Jeunes chercheurs, Publications de l'université Paul-Valéry, Montpellier 3, p. 27- 61.
- PAVEAU M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- 2007, « Discours et cognition. Les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur », *Corela (Cognition, Représentation, Langage)*, revue électronique : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1550>
- 2008, « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », dans Boyer H., Paveau M.-A. (dir.), *Mots. Les langages du politique* 86, p. 23-35.
- 2009, « De Gravelotte à Bir Hakeim. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille », *Les carnets du cediscor* 11, p. 137-150.
- 12 juin 2010, « Mémoires et démémoires algériennes, du campus de Villetaneuse au cimetière de Oued Mellah », *La pensée du discours* [carnet de recherche], <http://penseedudiscours.hypotheses.org/288>
- 2013, *Langage et morale. Une éthique des vertus discursives*, Limoges, Lambert-Lucas.
- RICŒUR P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- ROBIN R., 2001, *Berlin Chantiers. Essai sur les passés fragiles*, Paris, Stock.
- 2003, *La mémoire saturée*, Paris, Stock.
- 2004, « Entre histoire et mémoire », dans Müller B. (dir.), *L'histoire entre mémoire et épistémologie. Autour de Paul Ricœur*, Éditions Payot Lausanne, p. 39-73.
- STORA B., 2008, *Les guerres sans fin. Un historien, la France et l'Algérie*, Paris, Stock.
- WEINRICH H., 1999 [1997], *Léthé. Art et critique de l'oubli*, trad. D. Meur, Paris, Fayard.